

*Cahiers du*  
MONDE RUSSE

## **Cahiers du monde russe**

Russie - Empire russe - Union soviétique et États  
indépendants

**50/1 | 2009**

**Écrits personnels. Russie XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles**

---

*Postface*

## **Facettes du journal personnel russe**

Lectures, perspectives

**Véronique Garros-Castaing**

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9159>

DOI : 10.4000/monderusse.9159

ISSN : 1777-5388

### **Éditeur**

Éditions de l'EHESS

### **Édition imprimée**

Date de publication : 31 mars 2009

Pagination : 169-178

ISBN : 978-2-7132-2259-7

ISSN : 1252-6576

### **Référence électronique**

Véronique Garros-Castaing, « Facettes du journal personnel russe », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 50/1 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2009, Consulté le 23 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9159> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.9159>

---

## POSTFACE

# FACETTES DU JOURNAL PERSONNEL RUSSE

## Lectures, perspectives

Facettes : pour le lecteur de ce dossier, l'épithète ne saurait surprendre. Elle signale, s'il en était besoin, le caractère saugrenu qu'aurait constitué une prétention représentative, voire exhaustive, vis-à-vis des journaux personnels russes<sup>1</sup>. Eu égard aux usages et aux protocoles protéiformes du genre, l'ambition se limite ici à mettre en lumière un éventail de lectures, une pluralité d'approches que cette source provoque, le défi y prenant en l'occurrence un sens ô combien singulier. De même, si notre présentation chronologique produit parfois des coq-à-l'âne aussi vertigineux que les changements de *monde* qu'ils signalent (se côtoient, par exemple, le carnet de bal d'une Elena Zaharževskaja relatant ses conversations durant les danses — y compris avec le Tsar, et l'autocritique d'un Bondarev, ouvrier du *metrostroj*, répondant à son mentor ès *dnevnik*), cette présentation, donc, n'implique pas de comparaison ou de parallèle entre les siècles ou les périodes mais plutôt des préférences méthodologiques — tant la variété des milieux sociaux et des contextes historiques diffèrent, tant les attributs et les desseins de ces écrits personnels apparaissent malléables et instables...<sup>2</sup>

Pour autant, ceci n'interdit pas de distinguer certaines continuités sur le long terme, de *voir* que les pratiques autobiographiques ont parfois sauté — plus ou moins gaiement — par-dessus 1917 comme « année zéro de l'histoire » : ces pratiques, sous

---

1. Le diariste, note avec sympathie Natal'ja Kozlova, « se donne tous les moyens pour ne pas entrer dans des colonnes statistiques » et rend problématique toute étude quantitative. (Cf. *Sovetskie ljudi : Sceny iz istorii*, M. : « Evropa », 2005, p. 25.) Daniel Fabre, lui, parle d'une archive qui suscite des « communautés improbables ». Enfin comme le signale Catherine Depretto, le corpus, immense, hétérogène est encore loin d'être répertorié complètement. Cf. « Conscience historique et écriture de soi. La place des écrits personnels dans la culture russe », *Revue des Études slaves*, LXXIX (3), 2008, p. 310.

2. Cf. Jochen Hellbeck, « The Diary between Literature and History: A Historian's Critical Response », *Russian Review*, 63 (4), 2004, p. 621, 622.

certaines formes, se révèlent en effet héritières d'une tradition enracinée de l'intelligentsia des années 1830-1840. Sans pouvoir ici en développer les avatars, quelques éléments topiques se doivent d'être évoqués : issue d'une conception idéalisée de la *ličnost*, la volonté passionnée d'accompagner le mouvement de l'Histoire — voire de faire l'Histoire — et la posture corrélative où tout égotisme ne peut être considéré que comme néfaste au développement de la pensée et de l'action civiques et conduire à ne pas « donner pour objet [au journal] cette subjectivité même [...] incongruité, indécence absolues » (Philippe Lejeune) marquent autant de traits politico-culturels communs à la Russie tsariste et soviétique<sup>3</sup>. Traits qui pourraient donner raison à une perception des journaux personnels russes comme espace qualifié de « théâtre intime de l'Histoire » et à ceux qui y ont dénoté « un rapport intime à l'Histoire »<sup>4</sup>. De même, à un autre niveau, l'injonction à tenir un journal ne saurait être considérée comme un attribut du seul pouvoir soviétique (le phénomène étant au demeurant minoritaire), cela pouvait être aussi vrai de l'institution familiale au XIX<sup>e</sup> siècle et implique d'insister sur la qualité des réponses données à cette injonction autoritaire : de par sa nature, l'écriture a une dimension émancipatrice, voire transgressive. « Plus qu'un acte de soumission, le fait d'écrire crée un espace de liberté et s'inscrit dans une logique de résistance — ou du moins d'évitement — à l'assujettissement. »<sup>5</sup> Ce fait, sans nul doute, constitue en filigrane l'un des fils rouges de notre dossier.

Aussi comprendra-t-on la distance marquée par des guillemets envers le terme de « journal intime » et notre préférence pour celui de journal personnel. Si celle-ci rejoint évidemment la réflexion selon laquelle « la dimension intime peut en effet être passagèrement [voire systématiquement — V.G.] occultée par l'invasion du dehors et le surgissement de l'événement »<sup>6</sup>, elle s'associe éventuellement à une vision plus radicale et « assez paradoxale de l'intime [qui], loin de constituer le territoire du moi (celui où l'individu explore et découvre l'authenticité de son être personnel), se donne comme l'espace d'une expérience où le sujet se dessaisit littéralement de lui-même afin de se livrer tout entier au déchirement impersonnel de la vérité »<sup>7</sup>.

---

3. « [...] Russian autobiographical practice refers to a mode of looking at, and working toward, an idealized notion of *personality* (*ličnost*) which proved extremely influential in Russia throughout much of the 19<sup>th</sup> and the 20<sup>th</sup> centuries. [...] When Belinskii wrote of personality he implied a historically determined ideal of freedom that transcended any empirical individual person », Jochen Hellbeck, « Introduction », in Jochen Hellbeck, Klaus Keller, eds., *Autobiographical Practices in Russia: Autobiographische Praktiken in Russland*, Göttingen : V1R unipress, 2004, p. 13.

4. Mihail Rožanskij, par exemple, s'est montré particulièrement attentif à cet aspect (voir bibliographie sélective).

5. Quentin Deluermoz, note sur Philippe Artières, *Le livre des vies coupables, autobiographies de criminels (1896-1909)*, P. : Albin Michel, 2000, *Sociétés et Représentations*, 13, avril 2002, p. 303.

6. Françoise Simonet-Tenant, *Le journal intime*, P. : Nathan, 2001, p. 10.

7. Philippe Forest, *La beauté du contresens. Allaphbed 1*, Nantes : Cécile Defaut, 2005, p. 29.

Sans désirer statuer sur la définition du genre qui, dans le domaine russe également, ne parvient pas à un réel consensus<sup>8</sup>, il apparaît nécessaire de revenir sur les frontières poreuses entre journal et correspondance et la nécessité presque spontanée de les faire dialoguer. Cette porosité apparaît particulièrement remarquable d'une tradition culturelle russe<sup>9</sup>. Si journal et correspondance doivent donc être analysés parfois « comme un seul texte »<sup>10</sup>, il convient, en revanche de souligner à nouveau la différence radicale qui sépare le journal de l'autobiographie : les temporalités à l'œuvre dans ces deux genres d'écriture manifestent, comme nous l'avons dit, une manière radicalement différente de dire, d'écrire son histoire et l'Histoire — et donc, en tant que chercheur, de l'approcher. Le journal, ou cette écriture en action comme le qualifient certains, « signale une nette aversion pour le temps linéaire, téléologique : la structure cyclique imposée par le calendrier débouche sur une sorte de temps rituel, niant toute idée de fin et susceptible de faire échapper au point final, mais aussi laisse la porte ouverte à l'accident, à la perte, à l'état de suspension, à l'alternative, à la richesse des *possibles* »<sup>11</sup>. L'autobiographie, lui, « connaissant le mot de la fin, ou plutôt le point d'arrivée de son entreprise, écrit à contretemps ; le fil de l'histoire est prédestiné par l'aboutissement déjà acquis, ce qui implique une sélection rejetant comme inutiles les ouvertures sans suite, les possibilités qui ne s'accompliront pas »<sup>12</sup>. On voit ici le parti que pourrait tirer des journaux une historiographie désormais attentive à explorer la notion d'alternative, les implications du « et si... », à dessiner « un paysage des possibles ». Enfin, pour en revenir aux apories d'une analyse en termes de forme littéraire ou de genre, ne pourrait-on les dépasser en proposant de retourner le problème : ne serait-ce pas la lecture qui en est faite qui pourrait définir la qualité de cet acte d'écrire, qui est parfois acte inouï ?

---

8. Pour le domaine russe, voir Jochen Hellbeck, « The Diary between Literature and History ... ». Philippe Lejeune, plus généralement, fait remarquer : « Les définitions sont faites pour être déconstruites. On distingue les paramètres qu'elles mettent en jeu, pour chaque paramètre on analyse les positions possibles, et l'on dresse des séries de tableaux combinatoires qui permettent de visualiser la complexité et la variabilité de ce que l'on appelle les "genres" : ce ne sont pas des essences fixes, mais des combinaisons précaires. », « Je ne suis pas une source. Entretien avec Philippe Lejeune », in Philippe Artières et Dominique Kalifa, eds., *Histoire et archives de soi, Sociétés et Représentations*, 13, p. 88.

9. Mihail Bulgakov, par exemple, en est un représentant typique. Cf. Violetta Gudkova, « Avtor, liričeskij geroj, adresat v pisatel'skih dnevnikaх v Rossii 1920-1930-h godov. Mihail Bulgakov i Jurij Oleša » [Auteur, héros lyrique, destinataire : les journaux d'écrivain dans la Russie soviétique des années 1920-1930. (Mihail Bulgakov et Jurij Oleša)], *Revue des Études slaves*, LXXIX (3), p. 397.

10. Cf. Vera Milchina, « Journal, lettres, chronique culturelle : Le cas d'Aleksandr Turgenev », *ibid.*, p. 322.

11. Almuth Gréssillon, *Éléments de critique génétique, Lire les manuscrits modernes*, P. : PUF, 1994, p. 38.

12. Georges Gusdorf, *Lignes de vie I : Les écritures du moi* cité in Françoise Simonet-Tenant, *Le journal intime*, P. : Nathan, 2001, p. 80. Ce qui fait comprendre, au demeurant, pourquoi l'entreprise autobiographique, dans les années 1930 tout au moins, avait les faveurs du régime : sans doute parce que ce genre, dont le principe gomme l'insu, l'accidentel, le fortuit au profit d'une unité de sens construite *a posteriori*, était plus à l'unisson d'un déterminisme historique et de sa haine du hasard.

Ainsi, on n'approchera pas les « Cahiers climatologiques » d'un paysan kolkhozien de la même manière que le « Journal herbier »<sup>13</sup> d'une femme au foyer et militante « au sommet », que la « Chronique mondaine » d'un acteur au faite de sa gloire ou les « Notes » mi-amères mi-colères d'un exilé en Sibérie ou encore les « Rêves » de terreur(s) d'un diariste ex-assassin, à l'inconscient aussi attentif au crime commis naguère qu'aux purges contemporaines. La polysémie des contenus implique une pluralité de lectures et même plus : la mise au jour de la nature profondément plurielle de chaque document (l'écrit *comme* l'individu se révèle multiple et mobile) impliquant une interprétation elle-même plurielle et singulière<sup>14</sup>. Mais avant de présenter non pas un florilège mais quelques tendances (à l'œuvre ou à venir) ayant guidé ces diverses lectures, revenons à ce qui les a précédées.

À l'origine de ces « facettes » a donc précédé, pour la période soviétique essentiellement, une quête improbable de documents idoines (diaristes « sans qualités » ou infâmes au sens strict), une échappée silencieuse et obstinée contre les certitudes d'un certain académisme historique et/ou de certitudes idéologiques<sup>15</sup>. Nombre de travaux, dont témoigne notre bibliographie sélective, semble avoir donné raison à cette quête-échappée et leurs auteures, pour une part, se sont retrouvées face à face ou plutôt côte à côte au cours d'un colloque international proposant une chaîne réflexive « Entre les lignes, les frontières, les siècles et les genres. Écrire, lire, éditer

---

13. Cette heureuse expression est due à Philippe Lejeune : « Un journal personnel peut aussi, tout simplement, être en même temps un "herbier". Je veux dire par là contenir, entre les feuilles du cahier, ou collés sur ces feuilles, des éléments recueillis autour de soi dans la vie quotidienne. Par exemple : un bout de laine, un ticket de métro, un prospectus, une coupure de journal, une photo, une convocation à une réunion, une lettre reçue, une fleur séchée, la bande publicitaire d'un livre (lu), un papier enveloppant un chocolat (mangé)... Ces éléments sont, *de facto*, associés à l'écriture par le montage. Ils ont leur place dans la chaîne des jours. Ce ne sont pas seulement des illustrations (même s'ils ont pour fonction d'attester la réalité de ce qui a été vécu, et prennent un rôle décoratif), mais des éléments du récit. », « L'intime et l'étranger », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 40, automne 1989, p. 47.

14. Ou l'on revient encore à Roland Barthes : « Interpréter un texte, ce n'est pas lui donner un sens (plus ou moins fondé, plus ou moins libre), c'est au contraire apprécier de quel pluriel il est fait. » (*S/Z*, P. : Seuil, 1970, coll. « Essais », p. 11) ou à la défense de l'écriture plurielle de l'histoire au nom de la singularité de chaque analyse chez Michel de Certeau. Les héritiers, eux, écrivent : « Les historiens, à leur tour, opèrent leur propre découpage dans un nouvel agencement des textes, cherchant eux aussi à transmettre un matériau composite, à laisser entendre la valeur harmonique d'un texte jamais épuisé par l'analyse. » (Cécile Dauphin, « Les correspondances comme objet historique : un travail sur les limites », *Sociétés et Représentations*, 13, p. 46) ou encore : « Les quelques règles et pratiques qui restent communes ("aller aux archives", fréquenter les bibliothèques, certifier l'information fournie par un système de références contrôlables) cèdent devant la diversité des approches, des techniques et des sources qui exigent des historiens le déploiement d'imaginaires propres. » (Christophe Prochasson, « Les jeux du "je" : aperçus sur la subjectivité de l'historien. », *ibid.*, p. 224).

15. Le phénomène au demeurant ne concerne pas seulement l'histoire comme le fait remarquer Daniel Fabre : « On peut [...] faire [...] du discours autobiographique l'argument central d'une critique des sciences sociales dont les théories dominantes ignoraient non seulement l'acteur particulier mais les capacités réflexives des sujets engagés dans le quotidien de leur vie » (« Vivre, écrire, archiver », *Sociétés et Représentations*, 13, p. 36-37). En ce qui concerne les spécificités russes de ces certitudes (liées en partie au concept de totalitarisme), voir l'article de Malte Griesse dans le présent numéro.

le journal personnel (Russie XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles) : enjeux contemporains »<sup>16</sup>. Les diverses collectes/recherches ont mis au jour, contrairement aux préjugés, l'ampleur massive, y compris en période de terreur, de la pratique<sup>17</sup> : le fait est désormais acquis, même s'il requiert encore des réflexions complémentaires sur l'histoire de la collecte de ces archives singulières<sup>18</sup>. De même, nombre d'études soulignent à l'envi un phénomène paradoxal : par l'alphabétisation, l'acculturation et l'encouragement (vieux ou non) à l'écriture de soi, le soviétisme, à son corps défendant, a contribué à l'avènement sur le long terme d'un sujet critique ou sceptique<sup>19</sup> — dont le dernier article de ce dossier a donné une illustration pour le moins savoureuse.

Une fois levés les préjugés concernant l'existence même de la pratique, restent les objections opposées à sa qualité potentielle de source historique. Celles-ci sont d'ordres divers. Avouons qu'il est pour le moins déconcertant de devoir répondre aujourd'hui encore, particulièrement en France, à la suspicion voire au déni dont elle est l'objet : elle ne saurait « dire le vrai »<sup>20</sup> sous des régimes autoritaires ou hyper-autoritaires<sup>21</sup> et serait à écarter tant elle serait polluée — s'agissant en particulier de la période stalinienne — par « la peur, l'autocensure, "l'esprit captif", les contraintes idéologiques, le désir de prouver par écrit sa loyauté envers le régime et le "père des peuples" »<sup>22</sup>. Nous avons déjà répondu ailleurs à ce mauvais procès : en quoi les

16. Paris, MSH, 16-18 juin 2004, colloque international coorganisé par Véronique Garros et Catherine Viollet avec le concours du Centre d'étude des mouvements sociaux (EHESS/CNRS), l'Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS/ENS) et le CERCEC (EHESS/CNRS).

17. Même si l'on peut, bien entendu relever des cas contraires, tel celui de Bulgakov ayant interrompu son journal après que celui-ci eut été saisi par le GPU en 1925.

18. En s'interrogeant, à l'instar de Philippe Artières : « À quel moment de notre histoire, et selon quelles modalités, ces écrits d'acteurs sociaux ordinaires ont été valorisés ? Pourquoi et comment s'est-on mis à rassembler en collection ces documents ? Pourquoi a-t-on fait entrer ces papiers dans l'institution archivistique ? », etc. (« Collectionner l'archive », *Sociétés et Représentations*, 13, p. 260).

19. Confirmant ainsi la thèse de Jack Goody selon laquelle l'écriture a permis d'accroître le champ de l'activité critique ou ce qu'il appelle la pensée ou l'attitude sceptique, cf. *La raison graphique ou la domestication de la pensée sauvage*, P. : Éditions de Minuit, 1979.

20. Avers d'une naïveté (quelle source, au demeurant serait censée « dire le vrai » ?) renvoyant peut-être au « fantasme de l'écrit brut, de la parole intacte » suscité par ce type de document et que dénonce, entre autres, Philippe Artières et Dominique Kalifa (« L'historien et les archives personnelles : pas à pas », *Sociétés et Représentations*, 13, p. 10).

21. Régimes décrétés intrinsèquement incompatibles avec l'individualité ou la subjectivation et, partant, avec la pratique de l'écriture de soi. Ce stéréotype, au demeurant, s'est appliqué tout autant à la Russie tsariste qu'à la Russie soviétique : l'une (sur la base de la tradition) comme l'autre (sur la base de l'idéologie) auraient continuellement bridé le développement et la reconnaissance de l'individualité. Comme le fait remarquer Laura Engelstein, ce stéréotype n'est pas seulement le produit d'une condescendance ou d'une mécompréhension occidentales, mais aussi celui des références diverses des intellectuels russes eux-mêmes, qui ont contribué à le façonner. Voir L. Engelstein et S. Sandler, eds., *Self and Story in Russian History*, Ithaca: Cornell University Press, 2000. Ensuite, l'incompatibilité radicale désignée autrefois entre « intimité » ou individualité et « totalitarisme », désormais remise en cause, est sans doute l'une des raisons pour laquelle les années 1930 occupent dans ce numéro, et dans la recherche en général, une place aussi prépondérante.

22. Andrea Graziosi, article introductif aux « Archives et nouvelles sources de l'histoire soviétique, une réévaluation », *Cahiers du Monde russe*, 40(1-2), janvier-juin 1999, p. 60.

facteurs mentionnés s'appliqueraient moins, ou pas, à ces sources plébiscitées que sont par exemple les lettres des dirigeants politiques de l'époque ou les *svodki* ? Kaganovič écrivant à Stalin ou un fonctionnaire du NKVD faisant une note à son supérieur hiérarchique ne sont-ils pas, à leur manière certes, tout autant affectés par la peur, l'autocensure, les contraintes idéologiques, le désir de prouver leur loyauté envers le régime et le « père des peuples » ? Que ces sources singulières nécessitent des protocoles critiques adaptés, cela ne fait aucun doute. La remarque vaut au demeurant pour tout autre type de source. Et puis, « si l'historien est attentif au discours — en l'occurrence à une écriture dans sa spécificité ; s'il étudie sa logique, son fonctionnement et son conditionnement, il effectue une lecture de l'archive qui est parlante au-delà de son intention originelle. [...] [Le témoignage] livre en situation les représentations contemporaines [...] Il révèle les possibles de l'époque et ses apories. L'histoire culturelle peut ainsi dégager une valeur testimoniale de l'archive lors même qu'elle peut paraître douteuse à l'aune de l'histoire événementielle »<sup>23</sup>.

Reste l'aporie que constitue l'autocensure : si vaste est le sujet que nous nous limiterons ici à quelques particularités dont certaines doivent faire écho aux réflexions ayant trait au problème, si galvaudé mais si complexe, de l'indicible<sup>24</sup>. S'agissant des années terroristes, une contrainte d'écriture imposée par la peur s'exprime parfois par le recours au code dès que le domaine « politique » est mis en cause. « X. est tombé malade » — tel est le code, aisément déchiffrable, d'une diariste pour ne pas écrire que « X. a été arrêté »<sup>25</sup>. Tous les codes, cependant ne sont pas déchiffrables par le chercheur et sans doute celui-ci doit-il en prendre son parti, un parti : considérer et donc travailler cette contrainte d'écriture sous un aspect plus complexe — comme une sorte d'idiome intermédiaire face à une réalité « innommable » où s'exaspère la formule « il n'y a pas de mots pour dire ça ». Recours au code, donc, pour pallier l'impuissance du vocabulaire, l'impuissance des procédés narratifs traditionnels. Pour autant, l'autocensure doit-elle être considérée comme un « allant de soi » sous des régimes autoritaires et particulièrement en période de terreur ? La réalité s'avère plus ambivalente face à des journaux totalement affranchis de la peur<sup>26</sup>, et face à une

23. Ruth Amossy, « L'écriture littéraire dans le témoignage de guerre : les récits des infirmières de 14-18 » in Carole Dornier et Renaud Dulong, eds., *Esthétique du témoignage*, P. : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p. 28.

24. Pour une approche non galvaudée du phénomène, voir entre autres Dornier et Dulong, eds., *Esthétique du témoignage* ; Jean-Luc Nancy, éd., *L'art et la mémoire des camps. Représenter. Exterminer*, P. : Seuil, 2001 (« Le genre humain »).

25. Pour une typologie des « codes » de l'autocensure, voir en particulier V. Gudkova, « Pisatel'skie dnevniki v Rossii : k probleme avtocenzury » [Les journaux d'écrivains en Russie : le problème de l'autocensure], in *Jazyki rukopisej*, Spb. 2000, p. 272-287.

26. Voir, par exemple le « Journal bicolore » (1936-1937) d'Andrej Aržilovskij, bicolore car, saisi par le NKVD, il sera l'objet d'une relecture : crayon rouge qui souligne *contre* les pleins et les déliés à l'encre violette (journal publié en anglais in V. Garros, N. Korenevskaya et alii, eds., *Intimacy and Terror : Soviet Diaries of the 1930s*, New York : The New Press, 1995 et en allemand : *Das Wahre Leben: Tagebücher aus der Stalin-Zeit*, Berlin : Rowholt, 1998). Indice aussi, ce phénomène pour le moins déconcertant : certains diaristes ont à ce point la même sombre appréciation de ces « temps d'optimisme socialiste » que leurs proses apparaissent interchangeables (cf. Gudkova, « Pisatel'skie dnevniki v Rossii... », p. 390).

tradition ancrée : « la collecte et la sauvegarde de récits individuels, souvenirs personnels ont toujours revêtu une valeur particulière en Russie, donnant naissance à des périodiques spécialisés [...], à des collections spécifiques [...], à des flux mémoriels après chaque événement marquant. Écrire, fixer une expérience sur le papier prennent vite des allures de devoir ; collecter le plus possible d'informations non censurées est un acte civique et reste pour certains la seule démarche légitime encore aujourd'hui. »<sup>27</sup>

Il est enfin une autre raison à la frilosité envers le recours à ce type de sources, celle qui concerne le problème de leur singularité. Heureusement, le temps s'éloigne où l'on pouvait déplorer que « les sciences humaines — c'est bien connu — ne savent pas quoi faire de la singularité »<sup>28</sup>. Dans un contexte de piétinement ou de révision des paradigmes holistes, des grandes ambitions totalisantes, (le retour de) la pensée par cas a depuis fait la preuve qu'elle n'était pas « une pensée en miettes » rétive à la généralisation mais obligeait au contraire, selon les types d'objets, les usages pratiques et les contextes disciplinaires ou historiques, à « inventer les chemins de leurs généralisations propres »<sup>29</sup>. Aussi a-t-il fallu surmonter les malaises que suscite la singularité, dans la mesure où « l'identification d'un cas comme tel pose à tous ceux qui se heurtent à sa singularité la même question logique, celle de la signification d'une identité instable [...] puisque le contenu en est parfois réduit à la discordance que le cas introduit [...] dans les procédures confirmées du raisonnement scientifique »<sup>30</sup>, contenu ou discordance qui posent en outre un incontestable problème de narration. S'agissant concrètement des sources singulières, celles-ci n'apparaissent désormais plus guère comme « impures et secondaires »<sup>31</sup>, provoquant la peur de l'historien parce que « marquées du sceau de la subjectivité dans le sens le plus immédiat du terme »<sup>32</sup> ou sa perplexité devant une déhiérarchisation des faits qui leur sont inhérentes<sup>33</sup>.

Surmonter le déni certes, mais comment, après qu'eut été mise au jour la pratique massive de cette narration en régimes russo-soviétiques ? Privilégier l'expérience de raconter à l'expérience racontée, mais aussi s'efforcer « de remonter jusqu'aux

---

27. Depretto, « Conscience historique et écriture de soi... », p. 304.

28. Régine Robin, « Frontières du fantasme ou récit du vécu ? », *Cahiers de Sémiotique textuelle*, 8-9, 1986, « Récits de vie et institutions », p. 13.

29. Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, « Penser par cas. Raisonner à partir des singularités », in J.C. Passeron et J. Revel, eds., *Penser par cas*, P. : EHESS, 2005 (« Enquête »), p. 17.

30. *Ibid.*, p. 13.

31. « Pourquoi "impures" ? Parce que l'autobiographe, c'est bien normal, a une vision du monde et une interprétation de sa vie, si bien que l'historien se trouve mis dans une désagréable situation de concurrence. Il lui préférerait une information brute [...], qui lui laisserait carte blanche. Tandis que là, il est obligé de détricoter avant de retrecoter [...] », Philippe Lejeune, *Sociétés et Représentations*, 13, p. 90.

32. Pierre Laborie, *ibid.*, p. 203.

33. « Les anecdotes, les événements politiques, les impressions, les sentiments, les sensations, les idées sont sur le même plan », Corinne Pelta, « Écriture du moi et écriture journalistique sous la Restauration », *Sociétés et Représentations*, 13, p. 107.



raisons que [les diaristes] ont de croire à ce qu'ils croient » a sans doute constitué un point nodal de cette entreprise. Aussi, le point de vue peut-il permettre d'établir « ce qui leur échappe dans leur situation, [de faire ressortir] la part aveugle de leur action. [La démarche] ne s'intéresse pas moins à la logique de l'illusion qu'à ce qu'il y a de lucide dans leur perception des données auxquelles ils ont à faire face »<sup>34</sup>. Qu'elles se soient développées à partir d'études de cas ou de corpus construits, qu'elles aient tâtonné ou été guidées par les derniers travaux de Foucault, la sociolinguistique ; qu'elles aient choisi pour objets l'appropriation/dévoiement du discours autoritaire, le piétinement du quotidien, les multiples rapports au(x) temps, le rapport intime à l'histoire, le parcours de la rumeur et de ses effets, etc., ces recherches — anticipant ou en confirmant d'autres s'étant appuyées sur d'autres types de sources — ont contribué à la découverte de société(s) « plurielle(s), mosaïque(s), stochastique(s) »<sup>35</sup>... Et sans doute n'est-ce pas le moindre de leurs mérites d'avoir, entre autres, déconstruit et démontré la stérilité heuristique du couple antithétique individu/collectif dont ont usé et abusé certaines études soviétologiques. La rupture avec ce cadre théorique et l'adoption d'une grille de lecture renouvelée a ainsi permis d'observer des phénomènes « qui n'étaient ni observables, ni concevables auparavant »<sup>36</sup>.

Dans ces sources singulières en effet, se découvrent très visiblement plusieurs champs, à sillonner sans relâche, dont celui de la communication interpersonnelle. La notion d'événement pourrait en servir d'emblème : à ceux qui affirment que tout événement ne peut être qu'intérieur, à ceux qui évoquent le risque historiographiquement stérile de céder au « vertige de l'individuel », on pourrait proposer une approche plus différenciée<sup>37</sup> : « La biographie n'est pas d'abord individuelle. Elle est sociale de part en part. Si elle paraît égocentrique, les expériences et les événements qui l'articulent impliquent d'autres personnes. [...] les événements qui orientent une vie, ou attisent la mémoire, sont souvent des événements vécus d'emblée par plusieurs personnes, sinon par une population entière. Le travail d'appropriation de l'événement est alors un processus partagé et sa mémoire, une mémoire "distribuée" [...] Tout autant que d'agréations de mémoires individuelles, il s'agit de "particularisation" d'expérience commune. D'autre part, pour qu'une brèche dans une histoire personnelle devienne un tournant, un repère apaisé de cette histoire, il faut que cet événement soit "partagé" avec des proches, et [éventuellement] "sanctionné" institutionnellement, ce qui lui confère, dans l'après-coup, un caractère éminemment social, au double titre de l'interaction et du carac-

---

34. Marcel Gauchet, *La condition historique, Entretiens avec François Azouvi et Sylvain Piron*, P. : Stock, 2003, p. 273.

35. Natal'ja Kozlova (*Sovetskie ljudi : Sceny iz istorii*, p. 57), ce dernier travail en a au demeurant donné une preuve remarquable. L'auteure le concluait par ces mots : « Polifonija reprezentacij sootvetstvuet mnogoobraziju pozicij, zanimaemyh ljud'mi, napominaja o principial'noj množestvennosti social'noj real'nosti [sovetskogo obščestva]... Vpročem, rabota v predložennomj metodologii trebuet celogo kollektiva edinnomyšlennikov » (p. 471).

36. Passeron et Revel, *Penser par cas*, p. 44.

37. Que celle-ci concerne ici la biographie semble de peu d'importance ; cette approche vaut à nos yeux tout autant pour le journal personnel et *a fortiori* pour la correspondance.

tère institutionnel. »<sup>38</sup> Ce biais événementiel ne démontre-t-il pas à lui seul qu'un lien peut être établi entre expérience collective et subjectivation ? Biais mis à part cependant, ce type d'archive paraît intrinsèquement susciter un tel lien : « On doit admettre, en effet, que "la notion de personne, celle de moi", pour reprendre le titre d'un article pionnier de Marcel Mauss, doit l'originalité de sa reformulation moderne au fait qu'elle se trouve toujours confrontée à cette autre abstraction qu'est "la société". Le mémorialiste, pour conserver ce terme ancien, ne se pose plus la question de son être propre par rapport à l'ordre divin, à la grâce et à la prédestination [...]. Il tente plutôt de saisir son inscription dans le réseau des liens (de parenté, d'amour, de métier, d'action collective et de hasard) qui le traversent et, pour une part (mais laquelle ?) le constituent. »<sup>39</sup>

Autant dire que ces recherches ne s'inscrivaient et ne s'inscrivent pas dans la « mode » du retour au sujet ou de la parole singulière, sur laquelle on peut porter un regard d'une impitoyable ironie (« [...] de la même manière qu'on aime le poisson frais, on aime la parole fraîche »<sup>40</sup>) ou que l'on peut rejeter d'un trait de plume à sa manière intempestif (« [...] plutôt que de parler journalistiquement d'un "retour au sujet", mieux vaudrait définir le sujet une fois pour toutes comme ce qui fait toujours retour. Mais retour à quoi ? »<sup>41</sup>).

Plaidons quant à nous pour un autre « retour », celui de Michel de Certeau, dont l'héritage, sous-estimé, semble plus que jamais actuel pour une investigation des stratégies « fines » de résistances, attentive aux emprunts, aux formes de métissage, aux écarts et aux déplacements<sup>42</sup>. Mais il est encore d'autres espaces constituant de véritables angles morts, telles l'histoire des émotions, l'histoire du paysage... — que nos sources singulières pourraient sensiblement contribuer à combler.

En attendant, il est une histoire qui semble devoir prendre son envol : celle de l'intimité et de la subjectivité. À ce propos, la présentation chronologique adoptée dans ce recueil ne relève pas d'une posture paresseuse : on y décèle, en filigrane parfois, une notion affirmée, dénigrée ou en demi-teinte de « l'intime », dont les formes, socialement construites, demandent à être déchiffrées. Comment celle-ci s'affiche-t-elle, évolue-t-elle — sachant que « la question n'est pas tant de dévoiler le contenu de l'intimité ou de révéler la face obscure des [auteurs] que de comprendre comment les catégories de l'intime et du caché sont construites par les intéressés eux-mêmes »<sup>43</sup>. Cette lecture, pour l'heure en filigrane, plaiderait pour

---

38. Michèle Leclerc-Olive, « L'expérience des vaincus : une histoire inachevable ? », communication au colloque international *Expériences limites, ruptures et mémoires. Dialogue avec l'Amérique latine*, Paris, MSH, 18-20 octobre 2006, Centre d'études des mouvements sociaux, Institut Marcel Mauss, EHESS/CNRS.

39. Daniel Fabre, « Vivre. Écrire. Archiver », p. 27.

40. Arlette Farge, *Quel bruit ferons-nous ? Entretiens avec J.C. Marti*, P. : Les Prairies ordinaires, 2005 (« Contrepoints »), p. 168.

41. Forest, *La beauté du contresens*, p. 307.

42. Voir, Eric Maigret, « Les trois héritages de Michel de Certeau. Un projet éclaté d'analyse de la modernité », *Annales HSS*, 3, mai-juin 2000, p. 511-549.

43. Cécile Dauphin, « Les correspondances comme objet historique... », 13, p. 47.

une recherche *systématique* en terres russo-soviétiques sur cette catégorie, supposée universelle. De même inviterait-elle à entreprendre une vaste histoire *comparée* des écritures de soi<sup>44</sup> et du sujet : suivre les méandres sémantiques de conceptions fluctuantes — *duša*, *vnutrennostʹ*, *samostʹ*, *ličnostʹ* — face à un État (et sa conception obscurantiste de la transparence du sujet à lui-même), considéré souvent comme omnipotent, *puis* les confronter aux sujets, individualités, personnes et autres subjectivités « occidentales » ayant débouché sur la figure inédite de « l'homme découvrant une relation d'altérité avec soi », ceci dans le cadre de sociétés politiques ayant acquis « le sens de l'écart structurel entre État et société »<sup>45</sup>. Pour ce faire, des espaces de recherche plus ou moins béants<sup>46</sup> (les années 1910-1920, 1940-1950, 1980-2000...), dont l'investigation est indispensable si l'on veut tenter de construire une économie moderne de la subjectivité russo-soviétique et déceler — ou non — l'avènement d'un sujet *politique*, restent également à creuser.

Autant dire que l'étude de ces sources singulières a encore de beaux jours, ou plutôt de belles nuits blanches<sup>47</sup>, devant elle.

Véronique Garros-Castaing

---

44. Philippe Lejeune y appelait en 2002 déjà : « Pour cerner cette question de l'origine d'une pratique sociale multiforme [...] et de sa profonde individualisation et intériorisation, il faudrait qu'il existe des inventaires systématiques des dits journaux depuis le xiv<sup>e</sup> jusqu'au xvi<sup>e</sup> [...], et il faudrait d'autre part comparer avec ce qui s'est passé dans les autres pays d'Europe » (*Sociétés et Représentations*, p. 98). Philippe Forest, pour le cas japonais, faisait lui remarquer : « Partout et toujours, il a du sujet. Au sens où, comme invitent à le penser les derniers travaux de Michel Foucault, le sujet émerge "au carrefour d'une technique de domination et d'une technique de soi", qu'il est "le pli des procès de subjectivation sur des procédures d'assujettissement". Et c'est ce pli variable, ce jeu systématiquement différent — selon les coutumes et les individus — qui, à son tour, détermine le jeu également divers des écritures de soi. À cet égard, le cas japonais, du classicisme passé jusqu'au post-modernisme présent, demande à être questionné car il démontre comment "d'autres procès de subjectivation" induisent d'autres protocoles autobiographiques (et vice-versa). Or, il se trouve que l'étrangeté même de ces protocoles — irréductibles au modèle-référence de la subjectivité occidentale — fait sens en regard des formes déviantes ou dissidentes d'expression personnelle qu'abrite la littérature européenne lorsqu'elle met en question ce même modèle dont elle dépend » (*La beauté du contresens*, p. 288).

45. Marcel Gauchet, *La condition historique*, p. 207, 209-210.

46. Exception faite de la période du blocus de Leningrad.

47. À suivre : le colloque international « History and Subjectivity in Russia (late 19<sup>th</sup>-20<sup>th</sup> centuries) », coorganisé par Jochen Hellbeck et Nikolaj Mihailov, Saint-Petersbourg, juin 2010.